



2./ LE BOCAL DES OBJETS PERDUS

Il y a, derrière la gare Saint-Roch, à Montpellier, un bureau où l'on range les malheurs dans des casiers en plastique.

On appelle ça « Objets trouvés ». C'est plus poli que « Dépôt des vies tombées des poches ».

Je m'appelle Lucien. J'ai trente-neuf ans. Je suis agent municipal de catégorie B. Ça veut dire que je ne suis pas assez haut pour décider, pas assez bas pour qu'on me plaigne.

Ici, tout arrive par sacs. Les chauffeurs de bus déposent des cabas. Les contrôleurs des tramways amènent des valises. Les agents de nettoyage glissent des trésors dans des cartons de bananes. On a déjà reçu un dentier complet enveloppé dans une serviette « Bienvenue à la Thalasso ». On nous a amené aussi une alliance avec un morceau de doigt encore accroché (il manquait le reste du monsieur, mais l'or était véritable).

Les gens débarquent, affolés, comme si leur vie en dépendait.

Ils disent : « J'ai perdu quelque chose d'important »

- C'était quoi ? je demande.
- Mon portefeuille.
- Votre dignité ?
- Non, juste mon portefeuille.

Ce matin-là, le sac était plus léger. Un petit sac de supermarché avec à l'intérieur : une seule chose.

Un bocal.

Un bocal à confiture, avec une étiquette : **PÊCHES 1998**. 1998, je me suis souvenu que c'était l'année où la France avait gagné la coupe du monde de Foot. L'écriture, au feutre, tremblait comme si la main avait eu froid il y a vingt-six ans. Le couvercle était vissé à fond.

Je l'ai tourné dans la lumière au néon du bureau.

Et là, j'ai compris que je n'étais pas assez payé pour cette histoire.

Le bocal contenait... **du soleil**.

Pas une métaphore. Pas un post LinkedIn. Du soleil.

J'ai regardé autour de moi, réflexe de fonctionnaire : je voulais un témoin pour rédiger le procès-verbal.

Il n'y avait que mon collègue Robert, en train de manger un yaourt nature avec son air de lundi permanent. Robert, c'est un homme qui a décidé d'être tiède et de s'y tenir.

— Robert, j'ai... un bocal de soleil.

— Mets-le en « divers », a-t-il dit sans lever la tête.

« Divers » : le cimetière administratif, pour ce qui ne rentre pas dans des cases.

Je me suis assis. J'ai posé le bocal sur mon bureau, à côté du tampon « REFUSÉ » (le tampon le plus utilisé, juste après « COPIE INCOMPLÈTE »).

Sur la table, il y avait aussi une petite carte. Dessus, un logo rose et un sourire rond.

Ligue des Optimistes de France.

La carte était accompagnée d'un flyer : concours de nouvelles. Mille à mille cinq cents mots d'optimisme.

Je n'avais pas prévu d'écrire. J'avais prévu de rentrer chez moi pour regarder un documentaire sur le réchauffement climatique.

Mais la carte me souriait. Et mon tampon « REFUSÉ » me faisait honte.

J'ai sorti la fiche de déclaration.

Nature de l'objet : ...

J'ai écrit : « bocal ».

Contenu : ...

J'ai hésité.

Dans les cases, il y avait une tyrannie de formules toutes faites. Mais aucune n'aimait le soleil : **valeur estimée, risque pour le personnel, observations.**

J'ai fini par écrire : « **lumière** ».

À midi, une dame est entrée. Pas une dame « dame ». Une dame qui avait choisi d'être vieille avec du style : cheveux blancs, manteau trop grand, rouge à lèvres vermillon

— Je viens pour un bocal, a-t-elle dit.

Je me suis figé.

D'habitude, les gens viennent pour une carte bancaire, une clé, un parapluie. Jamais pour du soleil.

— Votre nom ?

— Beaujour.

J'ai failli éclater de rire. Les Beaujour existent. C'est cruel, mais ça existe.

— Vous avez une description ?

— Oui. C'est un bocal de confiture. Pêches 1998. Dedans, il y a... comment dire... une journée.

Je lui ai montré le bocal. Elle a hoché la tête, satisfaite, comme si elle venait de reconnaître un visage familier.

— Vous l'ouvrez ? j'ai demandé.

Elle a posé sa main sur le couvercle, mais sans le tourner.

— Pas ici. Je ne voudrais pas le perdre à nouveau.

Elle avait raison. Mon bureau est un trou noir.

— C'était à mon mari, a-t-elle ajouté. Il avait l'habitude de mettre de côté les belles choses de la vie. Il disait : « On ne sait jamais, ça peut servir. »

Je n'ai pas demandé à quoi pouvait servir une journée en bocal. Je suis fonctionnaire, pas philosophe.

— Il est mort ? ai-je dit bêtement.

Elle a eu un sourire discret. Lucide.

— On fait tous ça un jour, monsieur. Lui, il l'a fait un mardi. Très correct.

Elle a voulu repartir avec son bocal. Et là, J'ai eu un flash.

J'ai vu, collée sous le bocal, une bande de papier, que je n'avais pas remarquée. J'ai lu le message, écrit sur l'étiquette.

SI TU L'AS TROUVÉ, C'EST QUE TU EN AS BESOIN. OUVRE-LE LÀ OÙ LES GENS ATTENDENT.

Madame Beaujour a plissé les yeux.

— Ah. Il a fait ça.

— Il a fait quoi ?

— Il mettait toujours des petites consignes. Pour tromper la mort. Ça l'amusait. Il disait : « Le malheur, c'est du sérieux. Alors il faut le surprendre. »

Elle a regardé dehors, où des gens attendaient.

— Les gens attendent beaucoup ici, a-t-elle dit. Ils attendent un tram, un message, une vie meilleure.

Ça devrait faire l'affaire.

Et elle m'a tendu le bocal.

A moi. Le type qui classe les dentiers.

— Pourquoi moi ? ai-je demandé.

— Parce que vous avez l'air d'attendre aussi, a-t-elle répondu.

Elle est partie sans se retourner, en laissant sur le comptoir un ticket de tram usagé.

Je suis resté avec le soleil dans le bocal. À l'intérieur, il y avait comme une lumière qui refusait les formulaires.

À dix-sept heures trente, j'ai fermé le bureau. Robert a dit :

— Tu viens boire un verre ?

J'ai répondu :

— Non. J'ai rendez-vous avec... une journée.

Il a grogné, habitué à mes délires muets. Il est parti vers son pessimisme stable.

Je suis sorti.

L'arrêt de tram était plein. Une femme tenait un bouquet fané. Un adolescent tapait sur son téléphone comme s'il voulait le punir. Un homme en costume avait les yeux vides des gens qui ont fait une belle carrière.

J'ai serré le bocal. Il me chauffait la paume.

Je me suis avancé au milieu. J'ai dévissé le couvercle.

Au début, il ne s'est rien passé.

Et puis... le soleil est sorti.

Une lumière tiède s'est déroulée, comme une nappe sur une table. Ça a touché les visages. Ça s'est posé sur les épaules. Ça a glissé dans les yeux.

Les gens ont levé la tête.

La femme au bouquet fané a regardé ses fleurs : elles ont eu l'air moins mortes.

L'adolescent a arrêté de taper : il a souri. L'homme en costume a desserré sa cravate d'un centimètre.

Et, détail important : quelque chose est tombé du bocal.

Pas de la lumière.

Des graines.

De petites graines noires. Elles se sont répandues sur le sol, dans la poussière, entre un ticket froissé et un chewing-gum fossilisé.

Une vieille dame s'est penchée. (Pas Madame Beaujour, une autre. Le monde est plein de vieilles dames qu'on ne remarque pas). Elle a ramassé une graine.

— C'est quoi ?

Je n'en savais rien. Alors j'ai dit :

— Peut-être... des tournesols.

Elle a hoché la tête. Puis elle a planté la graine dans la terre au pied du poteau de l'arrêt du Tram, avec son ongle vernis. Les autres ont suivi. Un geste minuscule et contagieux.

Un homme a utilisé la pointe de sa clé. Une fille a creusé avec une pièce de deux euros.

On plantait des graines. Près de la Gare saint Roch. Au milieu du béton.

Quand le bocal s'est vidé, la lumière à l'intérieure est restée un moment. Puis elle s'est dissipée.

Mais quelque chose avait changé : les gens se regardaient. Pas longtemps. Juste assez pour se rappeler qu'ils étaient réels et pas seulement en transit.

Je suis rentré chez moi avec le bocal vide.

Sur ma table, il y avait le flyer du concours. La carte de la Ligue des Optimistes. Mon cendrier plein. Mon vieux mug où le café a toujours un goût de renoncement.

Il y a des gens qui imaginent encore que l'optimisme est une fontaine. Une eau claire. Un truc gratuit. Moi, j'ai toujours pensé que l'optimisme est un muscle, un truc qui fait mal quand tu le contractes.

Et là, on me demandait de faire du sport.

J'ai posé le bocal au centre. J'ai pris un stylo. Et j'ai commencé à écrire. Le lendemain, en passant devant l'arrêt du tram, j'ai vu une minuscule tige verte sortir de la terre. Un tournesol en préparation. Pas encore une fleur.

J'ai souris.

Puis je suis reparti travailler, le cœur un peu plus léger, avec la certitude — pour la première fois — d'avoir rendu au monde quelque chose qu'il avait perdu.